

Ma vie à St-Thomas

Gilles St-Louis

Fils de Hector St-Louis et Marie-Louise Harrison habitant dans le rang 9

Je suis né un dimanche avant-midi, le 6 février 1944 à Baie-Trinité lors d'une grosse tempête de neige et surtout durant la messe. Le médecin qui chantait la messe ce jour-là fut demandé d'urgence à la maison pour l'accouchement. Mon père prit une gageure avec ce médecin qui s'appelait James Hervé Hovington, en lui promettant un 40 onces de gin si l'enfant était une fille. Hector manifestait vraiment son désir d'avoir une fille après avoir eu quatre garçons et que sa petite fille Luciana de son premier mariage était morte après 5 mois seulement de vie. Encore un garçon! Devait-il s'exclamer très déçu à ma naissance. Le médecin également après avoir perdu sa récompense noya sa peine en partant sur une brosse pendant plusieurs jours.

Cependant durant toute mon enfance je n'ai jamais senti que je n'étais pas désiré par mes parents. Ils ont été pour moi des parents très corrects malgré que j'aie dû subir souvent de la part de mon père des fessées correctionnelles que je méritais bien. "*Mol dire à ton père*" disait souvent ma mère quand je n'avais pas toujours été correct avec ma petite sœur. On m'a dit qu'après ma naissance, j'étais un bébé vigoureux. En effet comme ma mère se plaisait à dire j'étais déjà élevé puisque mon parrain Antoine Lamontagne et ma marraine ma tante Édith, la sœur de ma mère, m'ont emmené coucher avec eux la nuit après ma naissance.

Un autre événement a eu lieu le jour de ma naissance. La grosse chienne de race St-Bernard aurait mis bas d'une portée importante de chiots. Aurait-on privilégié la castration de ces petits animaux au détriment de mon baptême durant ce jour! Je braillais beaucoup dans ma couchette pour aller coucher avec mes parents.

La vie à St-Thomas

En 1945, mes parents quittent Baie-Trinité pour aller atterrir à St-Thomas de Cherbourg. La vie était très difficile à St-Thomas; même au printemps 45 il a fallu rester dans un camp à bois rond avec 4 enfants avant d'avoir une maison à l'automne. Jusqu'à 1948 il n'y avait pas d'eau courante, ni d'électricité ni télévision ni toilette privée jusqu'à 1954 et jamais eu de téléphone. Pour rejoindre les personnes, soit qu'on aille au village appeler la parenté où faire le parcours à cheval ou à pied pour demander de l'aide.

Après le chapelet, durant les belles soirées d'hiver à la clarté de la lampe à l'huile, maman filait la laine avec son rouet et son dévidoir pendant que papa roulait ses cigarettes avec du tabac zig-zag sur la table de la cuisine sous le son du radio à batterie qui nous faisait entendre à tous les soirs « Un homme et son péché » une autre des belles histoires des pays d'en haut et le Survenant. Vers les 8 heures 30 après nos devoirs maman prenait la lampe et allait nous coucher en haut. C'était le calme absolu sauf le hurlement des loups et le tonnerre parfois qui faisait bien peur à maman. Une autre frousse de cette dernière était la fameuse chasse. En effet le soir dès le coucher du soleil si Jean retardait d'arriver, c'était le drame alors que chez notre voisin madame Lacroix était même calme après deux jours d'absence de Benoit. Le lendemain matin papa était levé à 6 heures pour allumer les poêles; il faisait très froid.

Maman à l'âge de 40 ans lavait dans une cuve et frottait sur une planche tout le linge de la famille. Elle faisait chauffer son eau dans une grande bouilloire sur le poêle à bois; elle cuisait son pain, barattait son beurre et trayait les 4 vaches à la main. Ma mère possédait un rouet pour filer la laine et une machine

à coudre. Elle tricotait aussi et faisait des tapis avec des guenilles. Je me rappelle aussi que ma mère lavait les planchers à quatre pattes (à tous les jours dans la cuisine) alors qu'on lui demandait souvent de se procurer une moppe pour le faire. Elle se plaignait constamment d'un mal de reins occasionné par ça peut-être.

Pour le déjeuner le matin, l'on mangeait des crêpes, des fèves au lard et même de la viande car on travaillait très fort avec le « train » et les travaux dans le bois et dans les champs.

Les chemins en hiver n'étaient pas ouverts. L'on voyageait au début en « berlot » à cheval et plus tard en « snow ». Certains dimanches ou à certaines fêtes la snow de Robert Rouleau faisait jusqu'à trois voyages dans le rang pour aller à la messe. Parfois surtout au printemps nous étions tellement chargés soit plus de 25 personnes que la snow renversait et nous étions tous empilés les uns sur les autres.

À l'automne nous avions dans la cave tout le nécessaire pour l'hiver, patates pots de conserves de porc et de bœuf, poissons salés, navets, carottes et toute nourriture non périssable et enfin du bois de chauffage. Il en fallait beaucoup de ce dernier car on chauffait une « truie » dans la salle de séjour un poêle dans la cuisine et une fournaise dans la cave. À l'automne ou au printemps, nous avions la visite de quêtueux et ils étaient souvent bien accueillis. En échange de leur pension, papa les faisait travailler dans les abattis. Surtout d'eux, nous avions des nouvelles de l'extérieur.

Les souvenirs les plus lointains



Un de mes premiers souvenirs d'enfance a été l'hospitalisation de Gisèle vers l'âge de 3 ans. Un jour alors que je portais un petit complet gris et que j'étais allé seul avec maman à Matane pour aller voir Gisèle à l'Hôpital, nous avons acheté des jouets qui me préoccupaient au plus haut point. En attendant l'autobus à Matane pour le retour à St-Thomas maman laissa ses bagages et une grosse boîte qui contenait les jouets près de la rue en face de mon oncle Léon Harrisson. À l'heure prévue du départ vers les 6 heures le soir nous sortîmes de chez Léon et nous apercevions la boîte complètement écrasée par l'autobus. Alors là, j'étais vraiment découragé. Cet événement m'a toujours marqué. Je me rappelle aussi qu'à l'âge de deux ans environ une violente explosion s'est produite à la maison par un « broiler » rempli d'eau chaude qui a littéralement sauté du poêle à cause d'une cartouche qui aurait été ramassée par mégarde sur le plancher et envoyée dans le poêle. Maman est allée me déposer dans la grange pour lui permettre d'aller chercher mon père dans le bois.

À 4 ans j'aidais toute la famille à déménager les meubles dans notre nouvelle maison en papier de briques rouges, pour ma part je déplaçais ma petite chaise. À l'âge de six ans, j'étais l'enfant le plus heureux du monde le jour que j'ai commencé l'école. Je me vois encore lacer mes chaussures et accompagner mes frères pour aller à la petite école blanche à quelque cent pieds de chez nous, une maison voisine de chez « bébé ». L'année suivante une école neuve en briques s'est construite à un kilomètre de chez nous au bas de la côte, voisin de chez Noël Fortin.

J'aurai toujours en mémoire les immenses bancs de neige qui bordaient le chemin public au printemps. En effet vers Pâques un bulldozer s'acharnait à faire une route en laissant derrière lui un quasi tunnel. C'était pour nous une grande joie car c'était un signe annonciateur du printemps et une occasion de se libérer de la motoneige « snow » pour circuler enfin en automobile malgré que ce moyen de transport était très rare à l'époque. Une des premières automobiles que j'ai vu passer fut celle que mon cousin s'est

achetée en usurpant le compte en banque de mon frère Bertrand.

Mes Noël d'enfance

Tous les Noël de ces années- là furent pour moi extraordinaires. À quelques semaines avant Noël, nous feuilletons ma sœur et moi le catalogue de Noël à tel point que toutes les pages étaient déchirées une fois rendu à la Fête. Je découpais toutes les têtes de Père-Noël que je trouvais dans les journaux. Nous avions hâte et rêvions à l'arrivée du Père Noël par la cheminée avec les bras remplis des cadeaux que nous lui avons demandés par la poste. Papa et maman nous laissait entendre qu'il était peu probable qu'il passe cette année en nous disant toujours : “ pour moi le père Noël ne passera pas *c'étannée* car il n'est pas riche ”. Mais il passait quand même.

Un peu plus âgé vers les 7 ans environ je commençais avoir des doutes sur l'existence de ce personnage. Je me suis mis donc avant Noël à rechercher la cachette des cadeaux. Quelle a été ma surprise de les trouver dans un placard fermé en haut d'une garde-robe. J'en restais quand même avec un goût amer. Donc très jeune, rendu à la date et à l'heure fatidique soit le 24 décembre vers 9 heures en soirée on nous envoya se coucher pour être en en forme après l'arrivée du fameux Père Noël après avoir étendu d'abord nos bas derrière le poêle. Pendant que nous dormions, maman déposait silencieusement les cadeaux sans les envelopper au pied de l'arbre.

Vers les 2h.30 heures après minuit alors que tout le monde était arrivé de la messe de minuit, maman venait nous réveiller et c'était un moment délirant. Nous courrions vers l'arbre décoré de boules et de guirlandes en toute vitesse pour voir nos cadeaux. Nous vivions un moment merveilleux.

Les cadeaux dont je me rappelle avoir déjà eu dans mes Noëls d'enfance sont un petit camion de pompier, une étable avec tous les animaux et aussi un tracteur de ferme. J'étais surtout fasciné par les jouets de la ferme. Après nous filions à toute allure vers le bas derrière le poêle à corniche dans la cuisine où nous trouvions surtout une orange, une pomme et quelques bonbons. Pendant que les jeunes s'amusaient, les adultes dont la famille de ma tante Yvonne et mon Émile Imbeault buvaient chantaient et dansais au son de quadrilles et d'accordéon. Un autre cadeau que j'attendais toujours à chaque année pour le jour de ma fête c'est celui d'un dollars de ma tante Édith. Ce dollar à l'époque représentait quand même assez d'argent. Chez M. Lacroix, famille voisine de chez-nous, aucun présent ne se donnait à Noël. On nous envoyait un peu. Par contre au cours du mois de juillet, l'on recevait une ma tante Lydia des États qui arrivait avec les bras chargés de cadeaux pour les enfants. C'était enfin leur tour.

Malgré notre éloignement, nous vivions à St-Thomas particulièrement dans le rang 9 beaucoup de solidarité. Dans le temps des fêtes nous nous échangeons des repas surtout avec nos voisins Léger Lacroix et Oscar Gauthier. C'était toujours très beau. Je vois encore le petit verre de vin St-Georges sur la table et entendre tous les hommes à l'écart des femmes *s'astiner* surtout sur la politique.

La boucherie

À l'automne quand on faisait boucherie chez quelqu'un, tout le monde participait à la tâche et c'était surtout Oscar qui était le grand *saigneux* du voisinage . L'on se distribuait entre nous du boudin et de la tête fromagée. J'étais toujours impressionné par la cruauté que l'on démontrait à chaque fois que l'on égorgeait un porc car le *saignage* se pratiquait avec un immense couteau qui pénétrait dans la carotide du cou pendant plusieurs minutes, ce qui devait le faire beaucoup souffrir. Le cri du cochon pendant tout ce temps était strident d'une clameur insupportable. Nous donnions toujours chez les voisins une pièce de la boucherie soit boudin, tête fromagée ou autre. Les corvées étaient aussi très fréquentes à l'occasion de constructions importantes ou d'incendies majeurs.

Les petits fruits

Dès le début de l'été jusqu'à l'automne, mon passe-temps préféré consiste à cueillir des petits fruits et des noisettes. Du côté des " fruitages ", c'était d'abord les petites mûres sauvages du printemps très juteuses qu'on consommait sur place avec le pédoncule qui ne s'enlevait pas, ensuite venais les fraises des champs pas trop d'avance à ramasser et surtout les framboises, le petit fruit de loin que je préférais cueillir. Je connaissais toutes mes talles et malheur aux voisins de vouloir se les approprier. Il y en avait beaucoup surtout dans les vieux abatis. Quelquefois ce fut une grande joie d'y aller toute la famille sauf évidemment mon père dont j'ai jamais vu ramasser quoique soit ce soit. Gisèle malgré qu'elle fût beaucoup d'avance se montrait toujours craintive à la pensée de voir ou de se faire piquer par les guêpes ou les gros bourdons. Je me rappelle encore de la joie de papa quand on lui apportait des framboises pour son dessert après une dure journée de travail et que dire du bon pudding que maman nous faisait. Je vous assure qu'il ne moisissait pas dans son plat. Quelquefois pour se faire un peu d'argent j'allais en cueillir le contenu d'une chaudière de 5 livres pour l'offrir au voisin Georges Otis et lui me donnait un dollar ce qui était très généreux de sa part.

Nous cueillons également à l'occasion des bleuets, des gadelles, du pimbina, et du petit thé des bois. Quant aux noisettes j'en ramassais à chaque automne surtout durant les samedis une grosse poche en jute. Nous la cachions à l'intérieur du foin dans la grange et personne n'était au courant de cette cachette. Pour en manger nous retirions la quantité qu'il faut de la poche pour les battre sur les roches et découvrir ainsi la noisette que nous croquons souvent avec nos dents pour obtenir l'amande.

La pêche

Un autre passe-temps que je m'adonnais à pratiquer durant l'été était la pêche. Les ruisseaux ne manquaient pas aux alentours: la coulée chez Adélarde Roy, le ruisseau chez ti-Georges ou la rivière chez Lacroix ou chez bébé. Avec Guy, Camille ou Ti-Noël c'était une réussite à tout coup vers les principales fosses que nous connaissons toutes. Nous partions avec pesées et hameçons et sur place nous faisons nos propres cannes avec une branche d'arbre. De temps en temps nous lâchions la pêche pour se baigner ou jouer dans l'eau. Rarement nous revenons à la maison bredouille. Je me rappelle d'être déjà arrivé à la maison accompagné de Guy avec plus de 150 truites de 5 à 7 pouces en moyenne.

Les jeux

Durant l'été les principaux jeux que nous jouons le soir autour de la maison parfois chez-nous, très souvent chez M. Lacroix, sont la tye et le cinquante. La tye consistait à ne pas se faire toucher par l'autre qui nous courait après. Alors que le 50 se jouait comme ceci : Une personne debout et les yeux cachés se tenait sur un coin de maison pour compter jusqu'à 50. Pendant ce temps tout le monde se cachait. Après le comptage, l'enfant se retournait et alla à la recherche de ses amis. Le premier qu'il retrouva était le suivant à compter et ainsi de suite. Cependant ce jeu fut interrompu très souvent par les chapelets. En effet à 7 heures à tous les jours c'était le chapelet à la radio chez-nous qui avec les prières durait environ 25 minutes. Tout ne s'arrêtait pas là car immédiatement après suivait celui en famille des Lacroix. Celui-ci pouvait durer facilement plus d'une demi-heure car leurs prières constituées de litanies étaient très longues. Alors voilà, nous n'avions pas trop de temps après les chapelets pour se faire crier d'aller se coucher.

J'aimais beaucoup l'hiver. Nous profitions des grosses montagnes de neige autour de notre maison pour s'adonner à la glissade soit avec des skis que l'on se faisait avec des planches, des toboggans consistant d'un seul ski avec siège ou encore en traîne sauvage. À la brunante le soir nous nous asseyons

3 ou 4 jeunes collés sur cette traîne et nous dévalions les grosses pentes enneigées. Parfois ça glissait tellement vite et loin que nous n'avions pas prévu la partie supérieure des clôtures des champs. Ainsi nous rentrions de plein fouet dedans celles-ci et nous nous faisions mal.

À la petite école nous jouons surtout au ballon aux pieds comme le jeu de soccer et aux drapeaux. Dans le rang 9 l'école était mixe. Cependant à la récréation les garçons étaient séparés des filles sur le terrain .et les jeux n'étaient pas les mêmes. Je n'ai jamais appris à patiner car j'en fus incapable à cause d'une malformation des pieds.

Le bras cassé

Un vendredi soir soit le 9 juin 1956, en arrivant de l'école, je jouais à la balle sur la galerie après la maison. À un moment donné la balle tombe en bas de la galerie et en voulant aller la chercher je fais une mauvaise chute en trébuchant sur mon coude gauche. J'avais donc le bras cassé au coude. Ce n'est qu'au cours de la semaine suivante que le docteur Paul Sarrazin m'opéra dans le bras. Croyez-le ou non je fus hospitalisé durant tout l'été à l'hôpital St-Rédempteur de Matane à cause de ce coude et j'ai resté le bras dans le plâtre jusqu'au mois d'octobre. Je n'ai jamais été complètement guéri de cette blessure car même aujourd'hui j'ai une séquelle au coude. Par la suite le docteur envoya un compte de 60,00\$ à mon père. Celui-ci fut tellement fâché qu'il projetait de faire signer une pétition par toutes les personnes qu'il avait mit infirmes et il en connaissait beaucoup. Malheureusement mon père n'avait pas les moyens financiers et s'aurait été frappé à un mur au Collège des médecins.

Les Lacroix

La famille Léger Lacroix était une famille de douze enfants, tous très honnêtes et toujours de bonne humeur. Nous étions tous de grands amis. Je crois qu'ils étaient plus pauvres que nous. Tout le monde était entassé dans une petite maison en bardeau non peint à deux étages. Je me rappelle que durant l'hiver le poêle chauffait tellement fort que le tuyau qui chemine vers le toit était rouge vif et la grosse flamme y sortait. M. Lacroix était spécial. Le dimanche midi il se berçait sur son perron en chantant à tue-tête à la Richard Verreau. Il était très scrupuleux. Pour lui voler son prochain était un crime abominable. C'était un grand amateur d'hockeys pour les Canadiens. C'est lui qui m'a fait aimé ce sport. Chaque dimanche soir nous avions l'oreille collée à la petite radio pour écouter la description de la partie du Canadien de Montréal. Nous connaissions tous les joueurs de la ligue nationale avant l'expansion et c'était une conversation très animée. Chez M. Lacroix également, pour passer les soirées froides de l'hiver nous jouons au bingo, et je vous assure que c'était sérieux même si l'on jouait à 0.01\$ la carte. Pendant l'acclamation des numéros malgré que nous fussions une quinzaine de personnes autour de la table, nous aurions pu entendre voler une mouche. Quand quelqu'un gagnait le gros lot de 0.15\$ après une partie, il était riche.

Le voyage à Matane

Très jeune j'aimais beaucoup aller à Matane avec maman. Nous allions surtout chez grand maman Thibodeau et chez mon oncle Émile St-Louis . C'était une grand-maman extraordinaire, elle nous gâtait avec ses bons biscuits dans une belle jarre spéciale. Elle aimait beaucoup les jeunes. Dans l'entourage on l'appelait la grand-maman des enfants. Je la vois encore assise près de sa fenêtre, fumant sa cigarette et parfois dégustant quotidiennement son petit verre de brandy. Elle nous parla de son Pit qui s'était encore envoyé en l'air la veille et qui a été très désagréable avec elle. Ce second mari malgré son amour pour la boisson était un homme gentil vaillant et très adroit. Il fut ingénieur de locomotive à Sayabec. À Matane, il retirait du fleuve derrière leur petite maison d'énormes bûches de bois qu'il transforma en bois

de chauffage. Papa avait recouru à ses services de bon menuisier en 1956 pour construire son poulailler. Chez mon oncle Émile, c'était le jeu de carte. On avait du plaisir. Mon oncle et ma tante Pamela étaient toujours en train de s'*astiner*. Cependant ma tante se montrait très généreuse à notre endroit. Je pense me souvenir très jeune qu'ils allaient traire les vaches à l'étable le soir.

Les étrangers

Durant mon enfance j'étais un petit gars gêné parlant très peu en classe et très studieux. Il arrivait quand même parfois que je me battais avec certains jeunes dont Albert Bouchard et Clément Otis. Cependant avec ce dernier l'on se réconciliait très vite. Quand le gros Croussette venait chez-nous coller le bois, on l'appelait ainsi car c'était un grand et très gros bonhomme impressionnant, j'en avais toujours peur car il disait qu'il voulait me mettre dans une poche et m'emporter avec lui. Mais j'aimais d'autres moments plus privilégiés lorsque le *quêteux* venait faire son tour à la fin de l'été pour deux jours à la maison. En échange du gîte il fut invité à travailler aux travaux d'abatis. Souvent de fois il n'était pas vaillant. Par contre cet homme savait tout. Il nous contait des histoires et apportait les nouvelles et les potins du canton et cela nous fascinait beaucoup.

Les lapins

Mon voisin Roland m'impressionnait dans son rôle d'éleveur de lapins. Un jour alors que j'avais 8 ans, je lui ai acheté un couple à 0.35\$ chacun avec mon argent de poche. J'étais heureux. Les premiers jours furent toujours très agréables pour aller leur donner à manger et à boire. Cependant après un certain temps, les repas s'espacèrent à tel point qu'ils eurent tellement faim et soif que mes parents les lâchèrent libre dans la grange. À ce moment là, ils devinrent sauvages et très farouches et on ne pouvait plus les reprendre. Souvent j'en avais peur. Nous nous apercevions un moment donné qu'avec leur mue ils se faisaient des petites cachettes pour donner naissance à 6 ou 8 lapereaux nus comme des vers que seul Jean avait la hardiesse de toucher.

Le bois de chauffage

À partir de 9 à 10 ans j'étais déjà assez vieux pour prendre des responsabilités. En effet mon père me donna la charge du bois de chauffage. Une fois qu'il était scié et fendu dans la forêt, je devais aller le chercher à une distance d'un kilomètre de la maison avec le cheval attelé sur la *waginne* par le chemin de ferme qui présentait souvent beaucoup de trous et de courbes. À la maison je vidais le voyage sous la "*ched*" ou dans la cave et je m'en retournais faire de même jusqu'à 7 ou 8 voyages par jour. Une fois qu'il était tout rendu, je le cordais jusqu'à remplir complètement tous les espaces. Le bois de la cave servait à la fournaise du sous-sol et celui du dessous de la "*ched*" au poêle dans la cuisine et à la "*trueie*" de la salle à dîner. À chaque jour en arrivant de l'école à partir du début de l'automne jusqu'à la fin du printemps j'apportais le bois par brassée du dessous de la "*ched*" à l'abri dans celle-ci. Quant à celui de la cave, je le plaçais dans un compartiment communiquant par une trappe qui se levait dans la cuisine.

Un jour ouvrant la trappe et m'agenouillant pour prendre le bois, Gisèle passa à côté de la trappe la renversa accidentellement et celle-ci tomba sur le bout de mon doigt majeur. J'ai dû danser cette fois dans la maison tout en me tordant de douleurs puisque le bout du doigt était pendante. Mon père me transportait chez la garde-malade du village qui elle, pensant bien faire, me coupa le reste avec un grand couteau. Aujourd'hui sans cette boucherie, j'aurais encore mon doigt normal.

Je charroyais également du bois à l'école du rang dont la valeur obtenue minimisait le compte des taxes scolaires.

Le temps des foins

Parmi les autres travaux que j'effectuais, il y avait durant le temps des foins le foulage sur les voyages de foin " *racks* " et dans la grange. Les *racks* étaient des immenses paniers qu'on fixait sur la *waginne*. Il y en avait de différents genres selon le goût du cultivateur. Le foulage n'était pas toujours facile pour des jeunes comme Guy et moi. Jean entr'autre pour nous taquiner envoyait vis-à-vis de nous sur le voyage des " *fourchetées*" pleines de chardons. Ces voyages étaient parfois dangereux car si l'on en mettait trop ça renversait. J'ai encore en mémoire une image que je n'oublierai jamais. À l'arrivée du pont de la grange mon père qui tenait le cheval par la bride, attelé à un gros voyage, amorça mal la courbe pour rentrer dans le fenil de la grange. Soudainement j'ai vu mon père le cheval ainsi que le voyage tombés en bas du pont où se trouva la soue à cochons. Heureusement que papa âgé d'environ 65 ans à ce moment là n'a eu aucun mal.

Le râtelage du foin fut également pour moi un bon souvenir. Je pense encore à ça et j'en ai des frissons. À 11 ans je n'avais pas les jambes bien longues. Sur le râteau tiré par le cheval, c'était une prouesse de m'allonger la jambe pour peser sur la pédale qui bascule le foin en arrière. Il fallait que le cheval aille vite pour que cela se fasse et je ne comprends pas aujourd'hui comment j'ai pu rester sur le siège du râteau.

Le poulailler

Mon père s'est construit un poulailler en 1956. Pour l'occuper en plus des poules il fit l'acquisition de beaucoup de canards, d'oies et de dindes. Un beau matin, presque toutes ces bestioles à plumes avaient disparu nous avons soupçonné au début les renards mais ce n'était point eux. Le vrai responsable de ce délit fut Nil Deroy, un braconnier reconnu dans les environs et qui s'adonnait à faire des mauvais coups.

Nous faisons couver des poules. Quel plaisir de voir la maman suivie de ses 6 à 8 petits de toutes les couleurs gambadée clopin clopant autour des bâtiments!

Une autre tâche qui m'incombait est celle d'étrangler une poule le samedi quand on avait de la visite le dimanche. Que Brigitte Bardot me pardonne cette cruauté pour les animaux. Je prenais la poule par le cou et je la faisais tourner le plus possible pour enfin lui couper le cou sur une bûche. Je vois encore la poule tourner autour de moi comme une toupie.

Le coup de fusil

Voici un événement qui a bien failli être tragique pour moi à 13 ans. Pendant que je faisais mes devoirs dans la salle à dîner à la fin de l'après-midi, Clément Otis était venu emprunter notre fusil de chasse. Pour l'essayer avant de partir, il le pointa vers la porte de la salle à dîner. Au même moment que je me levai de ma chaise pour aller le rejoindre, il tira sur le chien et une grosse détonation retentit à l'effet d'une cartouche qui avait été oubliée dans le fusil. À deux secondes près j'aurais pu avoir la balle directement sur moi.

Pour terminer, en 1959, alors que Julien Fortin terminait son brevet A d'enseignement à l'École Noé Ponton de Sherbrooke, une école où l'on enseignait le cours secondaire et la pédagogie pour les futurs enseignants, Raymond Leblond, Emmanuel Chouinard et moi-même, nous l'avons accompagné dès le début de septembre pour débiter notre dixième année. C'est donc grâce à lui que nous avons eu cette chance car moi-même, ma scolarité se serait terminée en neuvième année. Julien donc a été pour moi une personne très importante dans ma vie pour aller plus loin dans les études.

Ce départ pour moi aux études m'a éloigné beaucoup de St-Thomas même si mes parents ont continué à habiter là jusqu'à 1962. Cependant St-Thomas de Cherbourg restera dans mes souvenirs tout le reste de ma vie.

